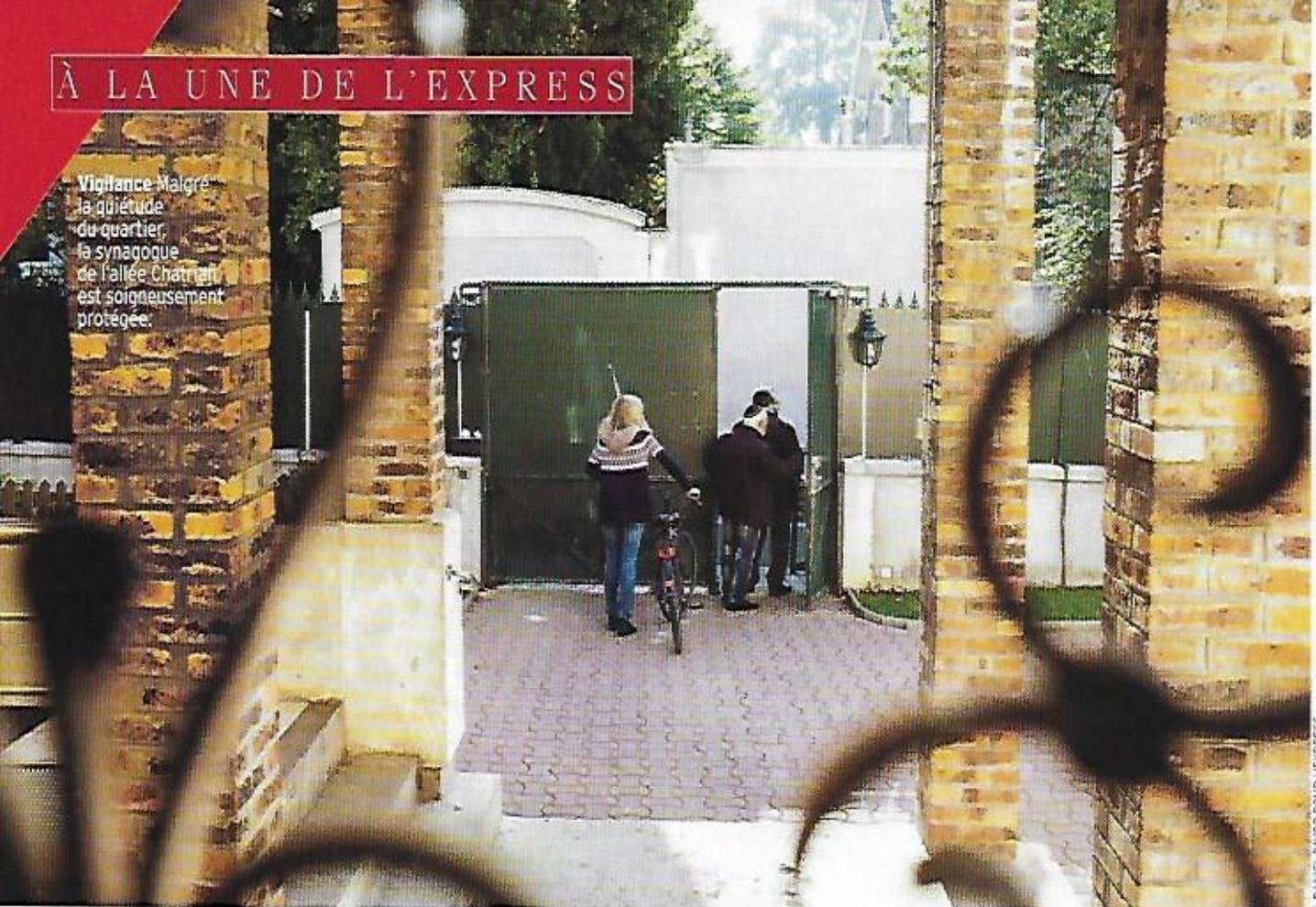


Vigilance Malgré la quiétude du quartier, la synagogue de l'allée Chatrain est soigneusement protégée.



J. DANIEL/MYOP POUR L'EXPRESS

LE RAINCY, L'EXCEPTION DE LA SEINE-SAINT-DENIS

DANS CETTE VILLE À L'EST DE PARIS, LA COMMUNAUTÉ JUIVE, QUI COMPTE PLUS DE 1 300 FAMILLES, CONTINUE DE CROÎTRE. UNE RARETÉ DANS LE DÉPARTEMENT. *par Agnès Laurent*

Ils arrivent parfois seuls, souvent en couple ou en famille. Les hommes portent la kippa, les femmes échangent de joyeux « *shana tova* » (bonne année!). Dans la salle réservée aux hommes, au rez-de-chaussée, il n'y a plus un banc de libre. À l'étage, l'espace des femmes se remplit plus lentement. Un petit garçon réclame

des gâteaux, d'impérieux « chut » rappellent les fidèles au silence, la prière se poursuit. En ce jeudi 21 septembre, premier jour de Roch Hachana, la fête célébrant la nouvelle année juive, ils sont plusieurs centaines à se presser à la synagogue du Raincy, au cœur de la Seine-Saint-Denis.

Une exception dans un département où les communautés juives ont

tendance à diminuer, voire à disparaître totalement. Par peur de l'antisémitisme, par ascension sociale ou pour raisons familiales, de nombreux habitants de Bondy, de Clichy-sous-Bois, de Stains ou du Blanc-Mesnil ont choisi de partir, souvent pour les arrondissements et les communes de l'Ouest parisien. Au Raincy, le mouvement est inverse. La population juive

L'explication n'est pas que religieuse. La ville est un îlot de calme et de prospérité

continue d'augmenter. Avec Gagny et Villemomble, villes voisines formant la même communauté, elle compte, selon les estimations, de 1300 à 1600 familles. L'explication n'est pas que religieuse. Dans un environnement marqué par le chômage et la pauvreté, la ville est un îlot de calme et de prospérité. Ici, le revenu annuel médian (26700 euros) est le plus élevé du département, très supérieur à celui de Bondy (15970 euros) ou de Clichy-sous-Bois (12867 euros). Ici, les immeubles sont peu nombreux et les HLM, rarissimes. Ici, les pavillons en meulière et les maisons bourgeoises s'étirent le long de très chics « allées », survivances du passé forestier du lieu. La police municipale et ses dix agents, les caméras de vidéosurveillance contribuent à rassurer.

Jusqu'en 2014, Daniel Zerbib, actuel président de la communauté juive du Raincy, habitait à Chelles, à 7 kilomètres à peine. Il y a trois ans, il a déménagé. « A Chelles, il n'y avait pas d'office tous les jours, faute d'atteindre le quorum de dix personnes. Et, dans certains quartiers, vous ne pouvez pas sortir avec une kippa. Au Raincy, on fait partie du décor », résume-t-il. La localité apparaît comme un monde à part, protégé. Il y a quelques années, Laura a quitté Paris pour revenir dans la ville d'origine de son mari : « Dans notre esprit, on s'installait au Raincy-Villemomble. Pas en Seine-Saint-Denis », explique-t-elle. Petit, Samuel*, restaurateur de 28 ans, jouait au tennis à Montfermeil, toute proche. Impensable, désormais. « Je n'irai pas habiter ailleurs dans le 93. Ça, non, jamais ! Dans le XIX^e arrondissement de Paris non plus, il y a trop d'agressions antisémites », renchérit-il.

Le Raincy et ses environs ont aussi l'immense avantage d'avoir des écoles confessionnelles, dont une qui affiche

un excellent taux de réussite au baccalauréat. En juillet, Steve, médecin généraliste de 39 ans, a choisi de quitter le XIX^e arrondissement de Paris pour s'installer à Gagny avec sa femme et ses trois filles. L'école a été un élément décisif de son choix. Pourtant, il a grandi à Sarcelles et n'a fréquenté que le public. « Mais c'était il y a trente ans. Aujourd'hui, c'est plus dur d'aller à l'école laïque », énonce-t-il, comme à regret. Lorsqu'ils habitaient encore à Paris, un incident touchant une copine de sa fille l'a marqué : l'enfant s'est fait sévèrement bousculer par les autres élèves lorsqu'elle a raconté que son grand-père était rabbin. « Qu'on puisse, en plein Paris, à 8 ans, subir des hostilités pareilles, je ne comprends pas... Quand j'étais petit, j'ai connu des bagarres d'enfants, mais jamais à cause de la religion », reprend-il. La perspective de vivre en pavillon et de rejoindre une communauté active a fait le reste.

Outre l'école, Le Raincy offre de quoi vivre selon ses préceptes : plusieurs synagogues à portée de pied pour respecter la règle qui interdit de conduire les jours de shabbat, des commerces – supermarchés, boucheries, pâtisseries... – et des restaurants de plus en plus nombreux. Rien d'ostensible pourtant. Sous la houlette de son rabbin depuis vingt ans, Moché Lewin, la communauté a choisi l'intégration et la discrétion. Bien sûr, les mézouzaz aux portes, les kippas sur les têtes, des barbes plus imposantes et des jupes plus longues pour les orthodoxes signalent une présence. Mais, pour un Hyper Cacher ou un « Michael Produits d'Israël » qui s'affichent au grand jour, il faut, souvent, savoir décoder les signes, comme un k à l'extérieur d'un restaurant, pour deviner le caractère kasher du lieu. Depuis 2005 et les émeutes de Clichy-sous-Bois, le rabbin fait régulièrement des interventions dans les écoles avec le curé, l'imam et le pasteur. « Il ne s'agit pas de faire du prosélytisme, mais de répondre aux questions de ces élèves de troisième jusqu'à la terminale. Je crois vraiment qu'ils en sortent différents », affirme-t-il. →

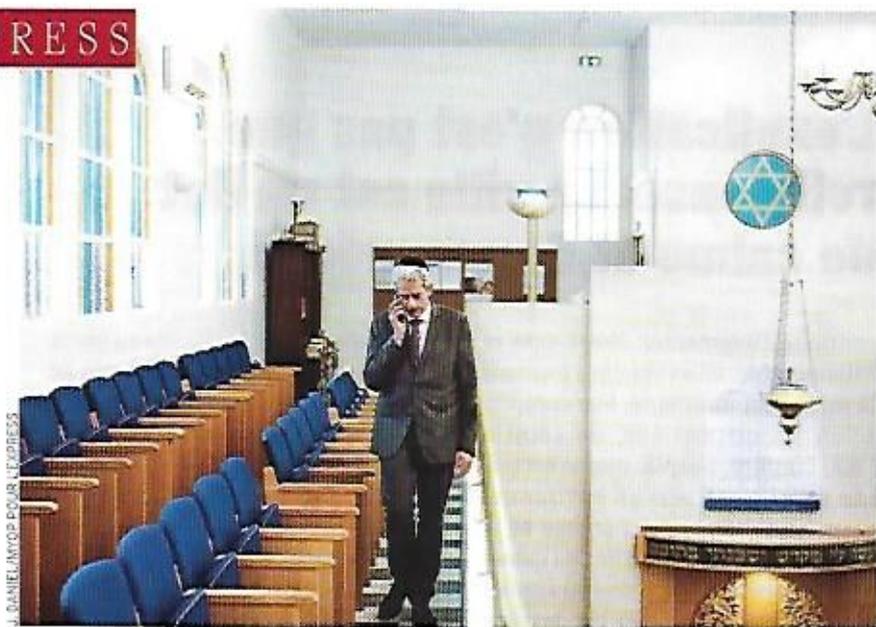


Proximité Plusieurs lieux de culte permettent aux juifs pratiquants de vivre selon leurs traditions. Ici, la salle réservée aux hommes dans la synagogue Henri Schilli.

Moins de départs vers Israël

Au Raincy, comme ailleurs, l'alya - la « montée » vers la Terre promise - en fait rêver plus d'un dans la communauté juive. Mais ils sont nettement moins nombreux qu'il y a deux ans à déménager effectivement. L'Agence juive en France, un organisme public, estime le flux à 4 000 départs en 2017. Soit en nette baisse par rapport à 2016 (5 000 départs). En revanche, lors des deux années précédentes, la France avait figuré au premier rang des pays d'émigration vers Israël, avec 7 230 départs en 2014 et 7 900 en 2015, le plus haut niveau jamais atteint depuis 1948. La tuerie dans l'école juive de Toulouse en 2012 et l'attentat contre l'Hyper Cacher de Vincennes en 2015 avaient sans doute accéléré les transferts. En dix ans, environ 40 000 Français ont choisi de rejoindre Israël. Soit près de 1 membre sur 10 de la communauté juive.

→ Tous les efforts du rabbin ne suffisent pas à rassurer ses fidèles. Samuel l'avoue sans fard. Lui, qui a pourtant grandi au Raincy, n'est jamais totalement serein. Lorsqu'il a ouvert son dernier restaurant, il a choisi une petite rue résidentielle, il n'a pas fait de publicité et a pris soin d'opacifier les façades vitrées pour, dit-il, garantir la sécurité de ses clients. Il y a trois semaines, il a entendu une rumeur sur des projets d'attaque de commerçants juifs. Vrai ou faux ? Il ne sait pas, mais il prend davantage de précautions qu'avant. Il ne porte jamais sa kippa dans la rue et n'emprunte plus les transports en commun.



Sensibilisation Depuis les émeutes de Clichy-sous-Bois, en 2005, le rabbin Moché Lewin intervient régulièrement dans les écoles avec le curé, l'imam et le pasteur.

S'il avait les moyens de partir en Israël, il aurait déjà fait son alya (voir l'encadré).

Samuel est l'un des rares à parler ouvertement de sa peur. Pourtant, chez de nombreux juifs du Raincy, l'agression antisémite dont a été victime une famille de Livry-Gargan dans la nuit du 7 au 8 septembre a réveillé les angoisses. Parce que la commune est contiguë, parce que beaucoup connaissent le père de famille en question, parce qu'il vit dans un pavillon qui ressemble étrangement aux leurs. Depuis longtemps, Laura demande à ses fils d'enlever leur kippa lorsqu'ils sortent de la synagogue. Désormais, elle est très à cheval sur la fermeture des portes et des fenêtres. Pas question d'en laisser une entrouverte. « Je suis plus rigoureuse depuis l'affaire de Livry-Gargan », admet-elle. Chacun a sa limite. Betty Salem, qui préside le club juif du troisième âge, prend soin de fermer la

porte à clef lors des réunions hebdomadaires à la synagogue. Même Herbert Friedmann, ancien président de la communauté, désormais octogénaire, qui se veut résolument optimiste pour avoir appris durant la Seconde Guerre mondiale que, « même dans les pires situations, le pire n'est jamais sûr », fait attention. Il porte sa kippa dans la rue, mais regrette que certains sortent avec leurs châles de prière. « Je trouve qu'il est inutile de s'exposer », lâche-t-il. Ici, une caméra de vidéoprotection, là, un portail sans poignée extérieure témoignent d'une vie sur le qui-vive. Devant la synagogue, à la sortie des offices, on demande aux fidèles de ne pas s'attarder. De deux caméras qui surveillaient le lieu, dans les années 1980, on est désormais passé à six. Le festonnage entourant la cour a été rehaussé pour empêcher les regards trop curieux. Pour Yom Kippour, la fête du Grand Pardon, le 29 septembre, que même

les moins religieux des juifs respectent, la rue de la synagogue sera interdite à la circulation. Des chiens et des barrières antivoitures béliers ont été commandés. Au cas où. Même au Raincy. ■

* Le prénom a été modifié.

L'agression d'une famille de Livry-Gargan dans la nuit du 7 au 8 septembre a réveillé les angoisses